

Robert Dugoni

Son dernier souffle

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Hélène Amalric*



Édition originale parue aux États-Unis en 2015
sous le titre *Her Final Breath*, Thomas & Mercer.

Copyright © Édition originale 2015
par Robert Dugoni
Tous droits réservés.

Copyright © Édition française 2017 traduite par Hélène Amalric

© Éditions Michel Lafon, 2018
118, avenue Achille-Peretti
CS 70024 – 92521 Neuilly-sur-Seine
www.michel-lafon.com

1

Le monospace pénétra sur le parking, et Tracy Crosswhite distingua un siège auto installé à l'arrière, ainsi qu'un macaron jaune « Bébé à bord » suspendu à la vitre. La femme qui descendit de voiture portait un blue-jean, un gilet pare-balles noir et une casquette de base-ball des Seattle Mariners.

– Détective Crosswhite ?

Lui rendant sa poignée de main, Tracy remarqua que celle de la jeune femme était petite et douce.

– Appelez-moi Tracy. Vous êtes l'agent Pryor ?

– Katie. Je vous suis vraiment reconnaissante, et désolée de vous prendre votre temps après le boulot.

– Pas de problème. Enseigner m'aide à rester en forme. Vous avez des lunettes et des protections auditives ?

– Non.

Tracy s'était doutée que Pryor ne disposerait pas de son propre matériel.

– Allons vous équiper.

Elle guida Pryor à l'intérieur du bâtiment de béton trapu qui abritait l'Association sportive de la police de Seattle. Comme la plupart des champs de tir, il se situait à l'écart, à l'extrémité d'une allée étroite dans une zone industrielle à vingt minutes au sud du centre de Seattle.

L'homme derrière le comptoir accueillit Tracy par son prénom, et celle-ci fit les présentations.

– Katie, voici Lazar Orlovic. Lazar, elle va avoir besoin de protections pour les yeux et pour les oreilles, et il nous faut une cible, deux boîtes de munitions, et un rouleau d'adhésif.

– Vous vous entraînez pour l'examen de qualification ? Celui qui a lieu dans... deux semaines ? demanda Lazar en souriant à Pryor. Vous êtes entre de bonnes mains.

Il prit des boîtes de munitions et des lunettes de sécurité sur les étagères et les crochets derrière le comptoir.

– On essaye de convaincre Tracy de faire ça de façon officielle, et de venir ici à plein temps entraîner les nouvelles recrues. Qu'est-ce que tu en dis, Tracy ?

– Comme d'habitude, Lazar. Je viendrai quand les gens cesseront de s'entretuer.

– C'est ça, quand les poules auront des dents ! Il faut que j'aille chercher l'adhésif derrière, ajouta-t-il après avoir jeté un œil sur le comptoir.

Lorsqu'il fut parti, Pryor demanda :

– Pourquoi le ruban adhésif ?

– Pour boucher les trous dans votre cible.

– Je n'ai jamais vu faire ça.

– Vous n'avez jamais tiré autant que vous vous apprêtez à le faire.

Lazar revint et tendit à Tracy un rouleau adhésif bleu. Elle le remercia puis entraîna Pryor à l'extérieur.

– Suivez-moi ! dit-elle en grim pant dans la cabine de son pick-up Ford F-150 de 1973.

Après son retour de Cedar Grove, elle avait vendu sa Subaru. Elle aurait pu se payer une voiture neuve, mais le vieux pick-up lui convenait parfaitement. Le moteur mettait plusieurs minutes à chauffer, surtout les matins froids, et la carrosserie n'était pas exempte d'éraflures ni de bosses, mais globalement, pour son âge, le véhicule n'était pas mal du tout. En plus, il lui rappelait le pick-up dans lequel son père les emmenait avec sa sœur Sarah¹, lorsqu'elles étaient enfants, aux compétitions de tir.

Au bout de deux cents mètres de chaussée lézardée pleine de nids-de-poule, Tracy se gara près de l'entrée du

1. *Le Dernier Repos de Sarah* de Robert Dugoni aux Éditions Michel Lafon.

champ de tir de la police de Seattle. Lorsqu'elle sortit, le « pop-pop » des déflagrations et l'aboiement de gros chiens familiers l'accueillirent. Qui avait pu avoir eu l'idée stupide d'installer le chenil de la brigade canine de la police de Seattle à côté du stand de tir, elle l'ignorait, mais elle avait pitié des chiens et de quiconque devait passer plus d'une minute dans le chenil au milieu de leurs hurlements.

Une grille percée dans une clôture à mailles de chaîne de 2,40 m de haut surmontée d'un unique fil de fer barbelé donnait accès au stand. En attendant Pryor, Tracy souffla dans ses mains pour les réchauffer. Les prévisions météo correspondaient bien à un soir de mars, froid avec une légère bruine. Parfait pour un entraînement.

– Par où allons-nous commencer ? demanda Pryor.

– Vous tirez, je regarde, répondit Tracy.

Quinze stands de tir isolés en contreplaqué, ou « postes », se dressaient à vingt-deux mètres d'un surplomb métallique installé en porte-à-faux au-dessus d'un coteau jonché de douilles. Tracy choisit le poste le plus éloigné sur la gauche, le plus proche du chenil mais à l'écart des deux hommes qui tiraient à droite du stand. Elle haussa la voix pour surmonter les aboiements et l'écho des déflagrations des armes :

– Nous allons commencer par l'exercice baptisé « *failure drill* »¹, à 2,70 m de la cible, trois secondes pour tirer trois coups. Deux à la poitrine, un à la tête.

– Compris, répondit Pryor.

Elles fixèrent la cible – une caricature de « méchant » aux traits menaçants et aux bras robustes et poilus – à un panneau de carton comprimé qu'elles suspendirent sous le surplomb. Puis elles reculèrent de 2,70 m jusqu'à une marque au sol.

– Prise en main, position d'attente, dit Tracy.

Pryor dégaina son Glock, pointa le canon vers le sol et

1. Technique de tir mise au point dans les années 70, destinée à stopper un assaillant de façon définitive.

adopta une position de garde, jambes écartées à la largeur des épaules, le pied gauche légèrement en avant du droit. Tracy poussa légèrement l'intérieur du pied gauche de Pryor d'environ deux centimètres pour lui écarter davantage les jambes.

– Go ! lança-t-elle.

Pryor leva son arme et tira trois coups de feu. Comme Tracy s'y attendait, Pryor tressaillit à chaque décharge, ce qui fit imperceptiblement dévier le canon de la cible. Elle constatait souvent le phénomène avec les nouveaux, surtout les recrues féminines.

– Prêt !

Pryor fit glisser son protège-oreille gauche.

– Vous n'allez pas... ?

– Position d'attente, répéta Tracy.

Pryor réajusta son écouteur et reprit sa position.

– Go !

Pryor tira de nouveau.

– Prêt ! Go !

Pryor tira une troisième salve.

Tracy lui fit répéter l'opération jusqu'à ce qu'elle ait vidé son chargeur. Lorsque Pryor abaissa son arme, elle avait le souffle coupé par la poussée d'adrénaline.

– Vous avez les bras et les épaules fatigués ? interrogea Tracy.

– Un peu.

– Et pourtant, vous tirez de mieux en mieux.

– C'est vrai, répondit Pryor en scrutant la cible à travers ses lunettes teintées de jaune.

– Je ne peux pas vous enseigner le tir, mais vous entraîner à tirer *mieux*, déclara Tracy. Lorsque vous déchargez votre arme, vous devez apprendre à dépasser la violence. Vous anticipez le bruit et le recul, ce qui vous fait tressaillir, et dévier votre tir. Le seul moyen de surmonter cela, c'est de tirer, encore et encore. À quelle fréquence venez-vous sur le champ de tir ?

– Dès que cela m'est possible, répondit Pryor, mais c'est difficile. J'ai deux petites filles à la maison.

– Que fait votre mari ?

– Il travaille pour une entreprise du bâtiment.

– Est-ce qu'il tient à ce que vous gardiez votre travail ?

– Bien sûr. Nous avons besoin de l'argent.

– Alors, il doit s'occuper de vos filles pour que vous puissiez vous entraîner. Vous savez d'où vient ce cal ? ajouta Tracy en lui montrant son pouce droit.

– Du tir.

– Du chargement de mon magasin. Je suis là deux fois par semaine, qu'il vente ou qu'il pleuve, nuit et jour. La seule façon de s'améliorer au tir, c'est de pratiquer. Si vous ratez l'examen, vous ne pourrez pas travailler. Ils vous mettront dans un programme d'entraînement de rattrapage. Vous serez stigmatisée. Vous êtes une femme, Katie. Ils n'ont pas besoin d'autre raison pour vous taxer d'incompétence.

Pryor avait besoin d'entendre ce discours. Et son mari encore plus.

– Maintenant, êtes-vous décidée à travailler sans relâche ?

Pryor tira son téléphone portable de la poche arrière de son jean.

– Laissez-moi appeler chez moi.

Elle s'écarta pour passer son appel, et Tracy entreprit de recharger son magasin. Un des hommes qui avaient été en train de s'exercer de l'autre côté du pas de tir s'approcha.

– Alors comme ça, mesdames, on est venues défouler un peu d'agressivité féminine réprimée ?

Johnny Nolasco, capitaine de l'Unité des crimes violents, était le patron de Tracy. C'était également un connard.

– On s'entraîne juste un petit peu, capitaine.

– C'est bientôt l'examen de qualification, remarqua Nolasco.

En dépit du froid, il portait une chemise à manches courtes moulante, qui dévoilait complètement le tatouage représentant un fil de fer barbelé sur son biceps droit.

– On pourrait peut-être le pimenter un peu ? ajouta-t-il.

La cible de Tracy qui l'avait qualifiée pour son diplôme de l'école de police avait remplacé celle de Nolasco dans la vitrine des trophées à l'entrée de l'école. Au cours des vingt années qui avaient suivi, personne n'avait obtenu de score plus élevé, et l'ego de Nolasco ne s'en était jamais remis.

– C'est bon pour moi, répondit-elle tout en continuant à recharger.

– Pas tant que ça, jeta-t-il en examinant Pryor de la tête aux pieds avant de repartir.

Celle-ci mit un terme à sa conversation téléphonique et rejoignit Tracy.

– Qui était-ce ?

– La raison pour laquelle vous devez impérativement réussir votre examen de qualification.

* * *

La nuit était tombée, en même temps qu'une couche de brume venue de la mer qui colorait de jaune pâle les rampes d'éclairage et réduisait la visibilité. Tracy incita l'agent Pryor à ignorer les éléments et à se concentrer sur des techniques de tir plus pointues, telle la bonne utilisation du guidon de son arme.

– Si vous êtes capable de tirer par ce temps et avec cet éclairage, vous serez bien plus sûre de vous pendant l'examen.

– Quel est votre meilleur score ? demanda Pryor.

– Cent cinquante.

– C'est un score parfait. Où avez-vous appris à tirer ?

– J'ai beaucoup pratiqué le tir de compétition pendant mon enfance et mon adolescence. Un truc de famille. Nous étions jugés sur la rapidité et la précision. C'est comme n'importe quoi d'autre : si vous voulez le faire bien, il faut

y travailler. Le principal, c'est beaucoup de pratique, et adopter de bonnes habitudes.

Pryor fit jouer ses doigts, puis souffla dans son poing.

– Vous avez les mains endolories ?

– Un peu.

– Procurez-vous une de ces balles pleines de sable, que vous malaxerez quand vous serez en patrouille, ou bien chez vous en regardant la télévision.

– Hé, Tracy !

Celle-ci se retourna. Bien que partiellement dissimulé dans le brouillard, elle distinguait Lazar debout devant sa Plymouth couleur prune à la portière ouverte. Éclairé par le plafonnier, il agitait les bras au-dessus de sa tête. Les phares de la voiture illuminaient le brouillard qui allait en s'épaississant, et le pot d'échappement recrachait des gaz en forme de nuages blancs cotonneux.

– Le bureau est fermé. Tu verrouilleras la grille en partant ?

– Pas de problème, Lazar.

Celui-ci lui adressa un dernier signe avant de monter dans sa voiture et de s'éloigner, son moteur hoquetant tel celui d'un bateau.

Tracy fit poursuivre à l'agent Pryor son entraînement, jusqu'à ce qu'elles aient épuisé leurs munitions. Lorsqu'elles eurent terminé, Pryor arborait un sourire satisfait. Il lui faudrait s'exercer davantage, mais son tir s'était déjà amélioré.

– Je vais vous aider à ramasser, dit-elle en faisant allusion aux douilles d'aluminium.

– Non, je vais le faire, répondit Tracy, qui se sentait un peu coupable d'avoir gardé l'agent aussi tard par ce temps épouvantable. Rentrez chez vous. Inutile de forcer votre chance pour ce premier soir.

– Et vous ?

– Seul mon chat m'attend à la maison. Allez-y. Rejoignez votre petite famille.

Elles récupérèrent la cible de Pryor, et Tracy la raccompagna jusqu'à la grille. L'agent tendit à Tracy les lunettes et les protections auditives pour les rendre à Lazar.

– Écoutez, je ne sais pas comment vous remercier...

– Moi, je sais. Réussissez votre examen de qualification. Puis transmettez ce que je vous ai appris.

Tandis que le vrombissement du monospace de Pryor s'éloignait progressivement, Tracy récupéra sous la tour de contrôle du pas de tir un seau de 15 litres et progressa en direction du surplomb de métal pour ramasser les douilles, qui s'entrechoquaient comme des pièces de monnaie au fond du récipient. Les chiens, qui s'étaient tus depuis que Pryor avait cessé de tirer, se remirent à aboyer. Tracy s'interrompit, songeant qu'il était peu probable qu'ils aient perçu le bruit de ferraille des cartouches. Elle crut entendre un bruit de moteur et jeta un regard en direction de la route mais ne distingua aucune lueur de phares dans le brouillard. Un cliquetis au-dessus de sa tête attira son attention, mais pas avant que les rampes d'éclairage ne s'éteignent, plongeant l'endroit dans une obscurité profonde. Elle vérifia son portable : 21 heures pile. Lazar avait réglé l'extinction automatique de l'éclairage.

Elle saisit le cliquetis de la clôture à mailles de chaîne, et crut voir quelqu'un debout près de la grille ouverte, sans certitude à cause du brouillard. Elle déposa le seau à terre, posa la main sur la crosse de son Glock et cria par-dessus les aboiements des chiens :

– Je suis officier de la police de Seattle, et je suis armée. S'il y a quelqu'un, manifestez-vous !

Personne ne répondit.

La main toujours sur son Glock, elle ramassa le seau, qu'elle porta à la tour de contrôle, où elle le rangea contre le mur avant de récupérer les lunettes et les protections auditives de Pryor – elle les glisserait dans la fente de la porte du bureau en sortant. Elle se dirigea vers la sortie,

balayant la route du regard à la recherche du moindre signe de mouvement.

Lorsqu'elle franchit la grille, quelque chose de piquant lui effleura le sommet de la tête. Elle bondit en arrière, donnant un grand coup dans les airs, son arme levée. Personne. Elle tira alors son téléphone et pressa l'icône de la torche. Comme les feux de route transperçant le brouillard la nuit, la lumière vive ne facilitait pas la vision. Elle se rapprocha de la sortie et leva le faisceau de lumière.

Un nœud de potence pendait au bout d'une corde prise dans le fil de fer barbelé au sommet de la clôture.

Elle évalua rapidement la situation. Elle était seule et, à cet instant, exposée. Elle éteignit.

De toute évidence, le nœud ne se trouvait pas là lorsque Pryor était partie et que l'éclairage fonctionnait encore. Tracy n'avait pas rêvé. Elle ne s'était pas trompée en pensant entendre une voiture et distinguer quelqu'un à la grille. Suspendre un nœud de potence sur un champ de tir de la police exigeait un sacré culot. Le responsable savait-il que Tracy se trouvait toujours là, ou bien croyait-il l'endroit désert ? Le brouillard avait dû empêcher quiconque de la voir distinctement. Mais Tracy écarta cette hypothèse. Que quelqu'un abandonne ce nœud précisément le soir où elle était venue s'entraîner constituait une coïncidence trop énorme. Cela signifiait que quelqu'un l'avait suivie. L'acte avait été intentionnel. La question était de savoir si sa signification était également personnelle. Récemment, le département avait été pris sous le feu des médias à cause de l'enquête sur la mort d'une danseuse érotique dans les quartiers nord de Seattle, étranglée à l'aide d'un nœud dans une chambre de motel, qui avait contrarié des groupes féministes. L'affaire Nicole Hansen avait été du ressort de Tracy, jusqu'à son départ précipité à Cedar Grove pour l'audience qui avait conduit à la libération du tueur de sa sœur. En son absence, Nolasco avait transféré le dossier Hansen à la Division des affaires classées,

déclenchant ainsi les protestations des parents de Hansen et des associations des droits des femmes.

Tracy composa un numéro sur son portable. Lorsque le répartiteur répondit, elle fournit son nom, son numéro matricule et sa position, puis demanda des renforts et une équipe d'enquêteurs de scène de crime.

Une fois la communication achevée, elle continua d'évaluer sa situation. Elle n'aimait pas se trouver à découvert. Son pick-up était garé juste à gauche de la grille. Si elle parvenait à l'atteindre, elle pourrait retourner à l'entrée du champ de tir pour y attendre les renforts.

Son Glock brandi, Tracy progressa d'un pas traînant. Elle évita le nœud coulant et franchit la grille, le dos pressé contre la clôture. Le gravier crissa sous ses pas tandis qu'elle longeait le capot pour atteindre la portière côté conducteur. Elle sortit sa clé de voiture, baissa les yeux pour l'introduire dans la serrure, et l'actionna. Le loquet de verrouillage remonta. Sans se presser, elle attendit avant d'ouvrir la portière. Alors qu'elle s'apprêtait à monter, elle remarqua quelque chose qui dépassait à l'arrière du plateau du pick-up, et réalisa qu'il s'agissait du coin relevé du pare-brise à ressort du *hard-top*.

Elle se glissa jusqu'au pare-chocs arrière, fit une pause, puis tournoya et balaya le plancher du pick-up. Vide. Elle se retourna de nouveau, balayant maintenant la zone derrière elle, mais ne distingua que les silhouettes des poteaux téléphoniques enrobés de brouillard.

Elle abaissa le pare-brise et tourna la poignée, qu'elle entendit se verrouiller.

Tandis qu'elle rejoignait la cabine du pick-up, les chiens se remirent à aboyer dans le chenil.

2

Tracy regagna la rue à l'extrémité de l'allée qui menait à l'Association sportive de la police de Seattle. Une voiture de patrouille ne tarda pas à arriver. Elle chargea l'agent en uniforme de tendre un ruban de scène de crime jaune et noir à travers l'accès à l'allée. Elle s'en félicita rapidement. Les journalistes et véhicules d'informations débarquèrent, suivis de son sergent, Billy Williams.

– Je croyais que tu avais appelé de ton portable, remarqua-t-il en jetant un œil aux médias.

– C'est ce que j'ai fait, rétorqua-t-elle.

L'utilisation d'un portable aurait dû éviter l'arrivée des médias, mais la police de Seattle était depuis longtemps une vraie passoire. La hiérarchie aimait obtenir des faveurs des journalistes en échange d'informations, et les enquêteurs de l'Unité des crimes violents soupçonnaient l'existence de fuites. De plus, après les événements de Cedar Grove, Tracy demeurait un sujet d'intérêt pour les actualités.

Williams ajusta une casquette plate de laine noire qui était devenue un élément incontournable de sa personne depuis qu'il avait accepté l'inévitable et qu'il s'était rasé le crâne. Il affirmait que le couvre-chef le réchauffait en automne et en hiver, et lui protégeait le crâne du soleil l'été. Tracy le soupçonnait tout simplement d'apprécier le *look* que cela lui donnait. Il s'était également laissé pousser une fine moustache et une mouche, ce qui le faisait énormément ressembler à Samuel L. Jackson.

Kinsington Rowe, l'équipier de Tracy, arriva dix minutes plus tard. Il descendit d'un vieux modèle BMW en enfilant un manteau de cuir trois-quarts.

– Désolé, dit-il, nous étions à dîner chez les parents de Shannah. Qu'est-ce qu'on a ?

– Je vais te montrer.

Kins grimpa dans le pick-up avec elle, et Billy les suivit dans sa Jeep.

– Tu vas bien ? demanda Kins.

– Moi ?

– Tu as l'air un peu flippée.

– Ça va. Les parents de Shannah ? embraya-t-elle pour changer de sujet.

Il grimaça.

– On essaye de dîner ensemble le dimanche soir pour voir si ça aide. Je me suis retrouvé pris dans une discussion avec son père sur le contrôle des armes à feu.

– Et ça s'est passé comment ?

– Comme tu peux t'y attendre.

Tracy fit faire un grand écart à la voiture et se gara à distance de l'entrée du champ de tir. Elle actionna les essuie-glaces pour débarrasser le pare-brise de la buée. Les phares du pick-up éclairaient le nœud de pendu.

– Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Kins.

– Je n'en sais trop rien. Quelqu'un l'a mis là juste après l'extinction des lumières.

– Pour que tu le trouves.

– On dirait bien.

– Il ne peut pas en être autrement.

Ils descendirent de voiture et se rapprochèrent de l'endroit où se tenait maintenant Williams.

– On dirait le même type de corde, déclara Kins en faisant allusion à l'affaire Hansen. Et la même couleur. Je n'arrive pas à voir le nœud.

Nicole Hansen n'avait pas simplement été étranglée. Un système élaboré destiné à torturer lui ligaturait bras et

jambes. Lorsqu'elle redressait celles-ci, le mouvement tirait la corde et resserrait le nœud. Elle avait fini par s'épuiser à tenter de conserver sa position, et s'était asphyxiée. Tracy et Kins avaient considéré l'affaire comme un homicide, même s'ils n'avaient pas immédiatement écarté la possibilité d'un décès survenu au cours d'un acte sexuel qui aurait horriblement mal tourné. On pouvait avoir du mal à croire qu'une femme accepte de se soumettre à une telle torture ; pourtant, Tracy avait vu bien pire lorsqu'elle était affectée à l'Unité des crimes sexuels. Mais lorsque le rapport toxicologique avait révélé dans le sang de Hansen la présence de Rohypnol, la drogue du viol bien connue, ils avaient écarté cette éventualité.

– Donc, hypothèse numéro un, c'est le type qui a tué Nicole Hansen, réfléchit Kins. Hypothèse numéro deux, c'est quelqu'un que le transfert de l'enquête aux affaires classées a fichu en rogne et qui veut faire passer un message.

– Ça pourrait aussi être un « copycat »¹, intervint Billy.

– Hypothèse numéro trois, acquiesça Kins.

Au cours de l'enquête, Maria Vanpelt, journaliste de télévision locale, avait laissé fuiter l'avis d'un expert selon lequel la corde utilisée pour étrangler Hansen était du polypropylène à torsion en Z. La police de Seattle avait protesté avec véhémence auprès du directeur de la chaîne, qui s'était abondamment excusé, assurant que cela ne se reproduirait plus jamais. Personne de la police n'était dupe.

– Quelle que soit l'hypothèse, remarqua Billy, il l'a disposée là où tu ne pouvais pas la rater, ce qui signifie qu'il t'a suivie. Je vais mettre une équipe pour garder un œil sur toi.

– Je n'ai pas besoin de baby-sitter, Billy.

– Juste jusqu'à ce qu'on découvre quelles sont les intentions de ce type.

1. L'acte d'un imitateur, qui s'inspire des crimes d'un autre.

Robert Dugoni

– Je lui aurai troué la carcasse avant qu’il ait réussi à m’approcher à moins de trois mètres, affirma Tracy.

– Il n’y a qu’un seul petit problème, rétorqua Kins. Tu n’as pas la moindre idée de son identité.

3

Lorsque Tracy s'engagea dans l'allée qui menait à sa maison de l'Admiral District dans les quartiers ouest de Seattle, une voiture de patrouille se gara devant, le long du trottoir. Elle adressa un salut à l'agent et entra dans un garage bien trop propre et ordonné. Les meubles et cartons renfermant la plupart de ses affaires en provenance de son appartement de Capitol Hill demeuraient soigneusement rangés dans l'autre moitié de l'espace destiné à abriter deux véhicules. Elle avait loué la maison entièrement meublée à un agent du FBI qui avait déménagé avec sa femme à Hawaï mais ne tenait pas à vendre avant d'être certain que la vie au paradis leur convenait.

Tracy franchit la porte qui donnait sur un petit couloir à côté de la cuisine, sortit du réfrigérateur une bouteille de chardonnay entamée et se servit un verre. Roger, son chat tigré, trotta à l'intérieur de la pièce et sauta sur le plan de travail qu'il arpenta en miaulant. Non par amour pour sa maîtresse, mais parce qu'il avait faim. Tracy avait un distributeur automatique de croquettes, mais elle avait trop gâté Roger en prenant l'habitude de lui donner le soir de la nourriture en boîte. L'heure à laquelle elle était rentrée du champ de tir avait dépassé de beaucoup celle du dîner.

– Tu es bien comme tous les hommes, toi, commenta-t-elle en lui grattant le crâne et en le caressant. Maintenant, il te faut ça tous les soirs.

Elle tira d'un placard une boîte de nourriture pour chat dont elle versa le contenu dans un bol. Puis elle resta debout à réfléchir aux événements de la soirée, jusqu'au

moment où la sonnerie de l'interphone retentit. Roger sur les talons, elle traversa le salon et pressa le bouton qui activait l'interphone au portail de la grille en fer forgé de près de trois mètres de haut qui ceignait la cour devant la maison.

– C'est moi, annonça Dan.

Elle actionna un second bouton pour déverrouiller le portail, et prit Roger dans ses bras. Celui-ci était devenu un spécialiste de l'évasion, et à cette heure tardive il constituait également une proie rêvée pour un coyote. Elle ouvrit la porte d'entrée et adressa à l'agent de patrouille un signe pour indiquer que tout était OK tandis que Dan laissait le passage à Rex et Sherlock. À eux deux, les chiens, mastiffs mâtinés de chien de Rhodésie, pesaient 130 kilos. Ils foncèrent, se séparèrent à la fontaine située au centre du patio puis convergèrent sur Tracy. Refusant d'avoir quoi que ce soit à faire avec eux, Roger se libéra en se tortillant et se rua à l'intérieur, sans doute en hauteur. Tracy flatta le museau des deux chiens et les caressa.

– Alors, les gamins ? Comment vont mes garçons ?

Dan posa son sac de voyage sur le carrelage de marbre de l'entrée.

– Pourquoi y a-t-il un agent dans une voiture de police devant ta porte d'entrée ?

– Je t'ai déjà dit que tu n'avais pas besoin de sonner, remarqua-t-elle. Tu peux utiliser le code.

Le portail et la porte d'entrée disposaient tous deux d'un clavier activé par un code à quatre chiffres. Mais, même si Tracy et Dan entretenaient depuis trois mois une relation sérieuse, Dan n'était jamais entré seul chez elle, ni ne lui avait donné de clé de sa propre maison à Cedar Grove.

Elle referma la porte. Les chiens se ruèrent à la recherche de Roger qui, perché sur une bibliothèque, leur crachait dessus, le dos arqué.

– Que se passe-t-il ? questionna Dan.

Elle leva son verre tout en regagnant la cuisine.

– Tu en veux un ?

– Bien sûr, mais il vaut mieux que je les fasse sortir d'abord.

Cedar Grove, la petite ville où Dan et Tracy avaient passé leur enfance et où Dan s'était réinstallé récemment, se trouvait à une heure et demie de route au nord.

Elle l'entendit descendre l'escalier qui menait au niveau inférieur, suivi de la cavalcade des chiens. La maison était construite sur piliers. L'étage supérieur, au niveau de la rue, comprenait une cuisine, une grande pièce à vivre, salon et salle à manger, une grande chambre et une salle de bains. L'ensemble était deux fois plus vaste que l'appartement de Tracy à Capitol Hill. Elle n'utilisait jamais l'étage inférieur – une salle de séjour meublée d'un bar bien garni, d'un canapé en cuir en forme de L et d'un vidéoprojecteur avec une télévision, deux chambres et une deuxième salle de bains. La porte au bas de l'escalier était verrouillée en permanence, sauf quand Dan emmenait Rex et Sherlock faire leurs petites affaires dans le minuscule jardin derrière.

Tracy sortit sur la terrasse en prolongement de la salle à manger. Un brouillard gris et sombre flottait sur Elliott Bay, obscurcissant la majeure partie de l'horizon de Seattle. Par temps clair, elle jouissait d'une vue panoramique spectaculaire sur les lumières des buildings du centre de Seattle miroitant sur la surface noire de la baie, les taxis fluviaux glissant comme des punaises d'eau du Quai 50 aux quartiers ouest de Seattle, et les ferrys illuminés se frayant un chemin depuis Coleman Dock jusqu'à Bainbridge Island et Bremerton. Le panorama ainsi que la sécurité étaient les deux éléments qui avaient convaincu Tracy de louer la maison.

En contrebas, Rex et Sherlock dévalèrent à travers la porte de service, actionnant le détecteur de mouvement qui déclenchait les projecteurs que Dan avait installés lors de sa dernière visite. Les deux chiens, projetant

des ombres étirées, reniflaient les bords d'un petit carré de pelouse contigu à un coteau qui descendait sur une soixantaine de mètres jusqu'à Harbor Way, la route qui longeait Elliott Bay.

Lorsqu'ils eurent terminé, Dan les rappela et ils le suivirent à l'intérieur. Il rejoignit Tracy sur la terrasse, un peu à bout de souffle.

– L'éclairage fonctionne, annonça-t-il en acceptant son verre de vin.

– J'ai vu.

– D'accord, alors, arrête de tergiverser, et dis-moi ce qui se passe. Pourquoi y a-t-il une voiture de police garée dehors ?

Tracy raconta l'histoire du nœud de pendu. Dan posa son verre sur la table.

– Et tu crois qu'il pourrait s'agir du même type qui a tué la danseuse ?

– Je l'ignore. Ça pourrait juste être un imitateur. Ou bien quelqu'un qui a été contrarié que l'enquête soit reléguée aux affaires classées.

– Quelles sont les chances que ce puisse être un imitateur ?

– Plus grandes, à présent que Maria Vanpelt a annoncé que Hansen avait été étranglée à l'aide d'un nœud de ce genre, et qu'elle a révélé le modèle de la corde.

– En tout cas, je suis d'accord avec ton sergent. Qui que ce soit, ce type t'a suivie. Et les gens n'ont pas pour habitude de suivre des flics. Ce n'est pas à prendre à la légère.

– Je sais bien. C'est pourquoi je t'ai demandé de venir.

Dan parut momentanément stupéfait, sans doute parce que Tracy n'était pas du genre à reconnaître facilement sa vulnérabilité. Le fait d'admettre que quelqu'un l'avait suivie lui avait remis en mémoire deux événements similaires qui s'étaient déroulés à Cedar Grove. La première fois, à la clinique vétérinaire, lorsque Rex avait été blessé par

balle. Elle avait pensé que quelqu'un l'observait depuis une voiture. Malheureusement, à cause des chutes de neige, elle avait été incapable de déterminer le modèle de la voiture, ou de distinguer qui que ce soit à l'intérieur, et n'avait pas accordé d'importance à l'incident. Lorsqu'elle avait vu plus tard dans la nuit un véhicule garé devant sa chambre de motel, le pare-brise dégagé alors qu'il neigeait beaucoup, elle avait en revanche pris la chose au sérieux. Mais le temps qu'elle regagne sa chambre pour se munir de son arme, la voiture avait disparu.

– OK, répondit enfin Dan. Eh bien, j'en suis heureux.

Elle se rapprocha et pressa son visage contre sa poitrine. Le pull en cachemire de Dan était doux et chaud contre sa joue. Il l'étreignit et lui embrassa le sommet de la tête. Le gémissement bas d'une corne de brume retentit, et elle repensa au nœud de potence.

4

Il avait du temps à tuer.

Il déplaça son siège – un machin bon marché du genre qu'on trouvait dans les salles de banquet – pour bien voir la télévision montée au plafond dans un coin de la chambre. L'objet était antédiluvien, avec un magnétoscope et un lecteur de DVD intégrés. Alors qu'il s'apprêtait à démarrer la cassette vidéo, l'annonce lancée par le présentateur juste avant la publicité, une interruption qui avait toujours le don de l'énerver, avait éveillé son attention. Il y avait apparemment des infos de dernière minute à propos d'une enquêtrice du Département des homicides de la police de Seattle. Mais il allait d'abord être obligé de supporter une publicité inepte pour du Viagra, et de regarder un couple vieillissant plonger dans un lac avant d'en émerger dans une étreinte amoureuse.

– Non mais, tu as vu cette merde ? lança-t-il à la femme. Ce sont des acteurs. Tu sais bien que ce sont des acteurs, hein ? Ils filent de l'argent à ces gens pour annoncer à la Terre entière qu'ils ne peuvent pas la lever ou qu'ils ont des hémorroïdes. Il y en a qui feraient n'importe quoi pour du fric, hein ? fit-il en secouant la tête.

La femme marmonna une réponse inaudible, ce qui était parfait parce que heureusement, la publicité était terminée, et les infos commençaient.

– Chut, fit-il.

Derrière l'épaule droite d'un présentateur installé à un bureau, s'affichait la représentation d'un nœud de pendu.

« Dernières nouvelles de la soirée – une détective de la Criminelle de Seattle fait une découverte troublante sur le champ de tir de la police, annonça-t-il. La journaliste d'investigation de KRIX, Maria Vanpelt, est en direct avec nous depuis l'Association sportive de la police de Seattle à Tukwila. »

La journaliste blonde se tenait dans la lumière du projecteur d'une caméra, sa veste en Gore-Tex noire et violette scintillant d'une myriade de gouttelettes.

« Des enquêteurs de scène de crime se sont précipités sur le champ de tir ici plus tôt dans la soirée », commença-t-elle.

– Il faut toujours qu'ils essayent de dramatiser le moindre truc, n'est-ce pas ? remarqua l'homme.

La femme ne répondit rien.

« Après qu'une enquêtrice de la Criminelle qui s'exerçait sur le champ de tir de la police a découvert un nœud de pendu », continua la journaliste.

L'homme se redressa.

Vanpelt poursuivit : « Vous vous souvenez peut-être de mon reportage exclusif dans lequel je révélais que la danseuse exotique Nicole Hansen avait été étranglée à l'aide d'un nœud de pendu dans une chambre de motel sur Aurora Avenue. Eh bien ce soir, nous avons appris que la détective de la Criminelle chargée de l'enquête sur cette affaire est celle qui a découvert le nœud au champ de tir ! »

À l'image apparurent les agents de police en uniforme et en civil, ainsi que des voitures de patrouille et une camionnette de techniciens de scène de crime.

« La famille de Nicole Hansen a critiqué la décision de la police de Seattle de reléguer cette enquête à la Division des affaires classées après tout juste quatre semaines, décision qui a également entraîné des protestations énergiques de plusieurs organisations des droits des femmes. La police a refusé de confirmer s'il y avait un lien quelconque entre le dossier de Hansen et le nœud retrouvé ce soir, mais celui-ci semble assurément transmettre un message bien précis. »

« Merci, Maria, conclut le présentateur en tripotant les papiers sur son bureau. Bien entendu, c'est une affaire que notre chaîne continuera à suivre de près. »

– Eh bien, pas moi !

L'homme s'empara de la télécommande qu'il pointa sur la télévision, et pressa la touche « Play ». Un bruit sec suivi d'un bourdonnement s'éleva du magnétoscope. L'écran devint noir puis s'emplit de parasites. Quelques instants plus tard, la musique démarra, et Bugs Bunny et Daffy Duck surgirent en dansant de derrière un rideau de velours rouge, grimés en comédiens de vaudeville avec cannes et canotiers. L'homme se mit à chanter en chœur avec eux, et la chaleur familière réconfortante irradiia dans son corps.

Il avait du temps à tuer.

Il consulta sa montre. Pas tant que ça, en fait. Il craqua une allumette, dont la flamme bleue et jaune illumina la chambre plongée dans l'obscurité, puis alluma une cigarette jusqu'à ce que l'extrémité rougeoie. Tout comme l'ancien estimé président Bill Clinton, il n'avalait pas la fumée. Il exhala celle-ci en direction du panneau en plastique « *No smoking* » collé au papier peint jauni à l'extérieur de la porte de la salle de bains.

– Le spectacle commence.

Il se pencha et pressa l'extrémité rouge flamboyante sur la plante du pied de la femme.

5

Il était à peine quatre heures du matin lorsque Tracy émergea, après quelques heures de sommeil agité. Elle se glissa hors du lit sans faire de bruit pour ne pas réveiller Dan. Rex et Sherlock se redressèrent dans leur corbeille en l'observant. Elle récupéra sur la table de chevet son téléphone mobile et son Glock, attrapa sa robe de chambre derrière la porte, et sortit. Rex se recoucha avec un gémissement fatigué, mais Sherlock s'étira, fit le dos rond, puis suivit Tracy à l'extérieur de la pièce, comme mû par un sentiment chevaleresque.

Tracy referma la porte de la chambre derrière elle et lui caressa la tête.

– Tu es un bon chien, tu sais ça ?

Une fois dans la cuisine, elle se prépara du thé et récompensa Sherlock avec un os à mâcher synthétique. Depuis que Dan venait régulièrement passer la nuit, elle en gardait un sac dans le cellier. Sherlock la suivit dans la salle à manger et s'installa à ses pieds lorsqu'elle s'assit à table. Tracy continua à lui caresser la tête en sirotant son thé, laissant à son corps et à son esprit le temps de se réveiller. Une corne de brume résonna de nouveau, et Sherlock dressa momentanément l'oreille avant de recommencer à mastiquer son os.

De l'autre côté des baies coulissantes, le brouillard continuait de dissimuler presque toute la vue. Tout était silencieux, à l'exception de Sherlock rongant son os et des craquements occasionnels dans la maison.

Tracy ouvrit son ordinateur portable et enfonça une

touche. L'écran émit une douce lueur bleue. En quelques clics, elle fit apparaître le site du Bureau de l'attorney général de l'État de Washington, puis entra son nom d'utilisateur et son mot de passe, et se connecta au *Homicide Investigation Tracking System*, le HITS. Cette base de données contenait des informations sur 22 000 dossiers d'homicides et d'agressions sexuelles survenus dans les États de Washington, de l'Idaho et de l'Oregon. Les enquêteurs pouvaient utiliser des mots clés comme « corde » et « nœud » pour rechercher des affaires similaires aux leurs. Tracy avait réduit le champ des recherches à 224 dossiers, puis encore davantage à 43, un nombre plus facile à gérer, lorsqu'elle avait resserré la recherche aux victimes qui n'avaient pas été agressées sexuellement.

Kins et elle avaient été surpris lorsque le rapport du médecin légiste n'avait révélé aucune présence de sperme dans les orifices corporels de Nicole Hansen, ni aucune trace de lubrifiant ou de spermicide qui laisse supposer l'utilisation d'un préservatif. Et Hansen n'avait pas été sexuellement agressée par la personne qui l'avait tuée. Tracy avait passé une partie de ses nuits à épilucher au crible les 43 dossiers, mais le processus avait été lent et laborieux. Le formulaire du HITS imposait au détective enquêteur de répondre à plus de 200 questions sur divers sujets incluant les circonstances du décès, les caractéristiques permettant d'identifier la victime, telles que les taches de naissance ou les tatouages, et des détails spécifiques sur chaque témoin ou suspect. La paperasse empoisonnait l'existence de tous les détectives, et Tracy n'avait guère été surprise de découvrir que certains des questionnaires étaient rien moins que complets.

– Qu'est-ce que tu en penses, Sherlock ?

Le grand chien leva la tête de son os en l'observant.

– Tu as des idées ?

Il parut l'interroger d'un rictus.

– Laisse tomber. Mange ton os.

Une heure plus tard, elle avait éliminé encore trois autres dossiers, repris du thé et mangé deux tartines. Sherlock était allongé sur le flanc et ronflait doucement. Tracy l'envia. À l'extérieur, les immeubles du centre de Seattle avaient émergé du brouillard – silhouettes sombres se détachant sur une aube couleur de rouille qui fit instinctivement réciter à Tracy le proverbe qu'elle avait mémorisé enfant : « Rouge le soir, espoir, rouge le matin, chagrin. » Elle espéra que ce ne serait pas le cas.

Après avoir consulté l'horloge de son ordinateur, elle décida qu'elle avait le temps d'examiner encore un dossier avant de devoir réveiller Dan. Elle tenait également à apporter un café à l'agent assis dans la voiture, car elle avait connu son lot de surveillances : ce n'était pas très drôle, surtout quand on devait faire pipi. Les agents masculins pouvaient apporter des bouteilles spéciales, mais pour les femmes, la chose n'était pas aussi simple.

Elle entreprit de faire défiler le formulaire suivant. Beth Stinson vivait seule lorsqu'elle avait été assassinée chez elle dans les quartiers nord de Seattle. Quand Tracy en arriva aux circonstances de la mort, son intérêt fut éveillé. Stinson avait été retrouvée nue sur le sol de sa chambre, un nœud autour du cou, les poignets noués dans le dos et liés à ses chevilles. Le pouls de Tracy s'accéléra. L'enquêteur désigné avait remarqué que le lit de Stinson était encore fait, un détail qu'il avait sans doute trouvé incongru étant donné que Stinson était morte tôt le matin. Tracy et Kins avaient eu la même réaction devant le lit parfaitement tiré dans la chambre de motel de Nicole Hansen.

– « Aucun signe d'effraction, lut-elle à voix haute, déchiffrant le document à toute vitesse. Aucun signe que le tueur ait fouillé ou retourné la maison. »

Le sac à main de Stinson avait été retrouvé sur le comptoir de la cuisine, son portefeuille contenant 350 dollars. Aucun bijou n'avait été volé dans sa chambre.

– « Il ne s'agissait pas d'un cambriolage. »

Tracy fit défiler la section qui répondait aux questions sur le style de vie de Stinson. Âgée de vingt et un ans, celle-ci travaillait dans le nord de Seattle comme comptable dans une grande surface. Rien sur le formulaire n'indiquait qu'elle soit coutumière des fêtes, qu'elle ramène des hommes chez elle, ni ne soit adepte du *bondage* ou de sexe brutal.

Elle chercha la question n° 102, à savoir si le crime était « à caractère sexuel ». La case « oui » était cochée. Elle passa à la question n° 105 :

Du sperme a-t-il été retrouvé dans les orifices corporels de la victime ?

Non Oui

– Comment ? s'étonna-t-elle à haute voix.

Elle relut les deux questions. Les réponses paraissaient incohérentes. L'assassin avait peut-être porté un préservatif, mais Tracy ne pouvait en avoir confirmation que par l'intermédiaire du rapport du médecin légiste. Le meurtre remontant à neuf ans, cette information ne lui était pas accessible en ligne.

Elle se reporta ensuite à la section concernant le coupable. Wayne Gerhardt, un technicien de vingt-huit ans de l'entreprise de plomberie Roto-Rooter, s'était rendu chez Stinson la veille dans l'après-midi. À l'exception d'une arrestation pour conduite sous l'emprise de l'alcool, il n'y avait rien dans son casier judiciaire.

Les enquêteurs avaient retrouvé sur la moquette de la chambre de Stinson une empreinte de boots sales qui correspondait à la semelle d'une paire de boots découvertes dans le placard de l'appartement de Gerhardt. Les empreintes de celui-ci avaient été relevées sur des surfaces dans la salle de bains et la chambre, ainsi que sur le plan de travail de la cuisine. Tracy passa à la question n° 135, qui demandait si du sang, du sperme ou d'autres éléments médico-légaux tels que des cheveux appartenant à Gerhardt avaient été retrouvés sur le corps de Stinson. La case « non » avait été cochée.